

Paul Chaponnière

Autor(en): **Ziéglér, Henri de**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **7 (1959)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAUL CHAPONNIÈRE

par Henri DE ZIÉGLER

PAUL CHAPONNIÈRE nous a confié cette réflexion désabusée: « Il en est des individus comme des arbres: pour trouver ce qui se cache sous leur écorce, il faut attendre qu'ils soient tombés. » C'était l'image d'une injustice qui n'avais cessé de lui être pénible. Mais il ne prévoyait pas qu'il serait lui-même une exception éclatante à ce qu'il ne consentait pas à tenir pour une règle. Quand nous avons été privés de cette présence qui nous était une joie, une lumière, un réconfort, nous étions conscients de ce qui nous était enlevé, de ce que nous ne pouvions nous convaincre de ne posséder plus.

Qui, nous? Ses amis? Ils étaient nombreux. Mais le deuil s'étendait bien au-delà de leur cercle, à une part considérable de la population. Je ne me trompe pas à dire qu'une tristesse profonde se répandit à Genève quand on y apprit que Paul Chaponnière n'était plus. C'était naturel. Sans autre effort que d'être ce qu'il était, il s'était acquis dans l'esprit et le cœur d'une foule de gens tous les titres qui le faisaient admirer, respecter, aimer. Ceux qui le pleuraient savaient clairement pourquoi.

Ce n'est pas une étude sur son œuvre que je vous présente. Cette œuvre, il m'est impossible de la distinguer de sa personne. Elles se correspondaient, et je montrerai surtout ces intimes correspondances. Le lire, c'était prendre avec lui le contact le plus humain; causer avec lui, c'était retrouver, plus vif et plus direct, le plaisir qu'on avait pris à le lire. Pour ses familiers, un livre de Chaponnière était comme une visite qu'il venait vous rendre. Vous le sentiez assis près de vous, dans la clarté de votre lampe. Et c'est un apaisement à notre deuil que l'accueillir encore à notre volonté.

On a dit qu'il était avant tout Genevois, qu'il l'était pleinement, caractéristiquement. Ce n'est pas niable, et c'était faire l'éloge de Genève. Mais cela n'explique pas tout. On lui voyait des vertus qui, dans cette ville, ne courent pas les rues. Elle serait un séjour entre tous agréable si, chez ceux qu'on y rencontre, on retrouvait toujours cette grâce, cette gentillesse, cet empressement à vous être utile, cette

indulgence pour ce que vous êtes, comme pour ce que vous faites, qui n'y sont pas beaucoup plus répandus qu'ailleurs. Osons le dire. Nombre de nos concitoyens, je crois, aimait en Chaponnière le Genevois tel qu'il devrait être pour qu'on puisse le dire accompli. Ne s'expliquait-il pas, en partie au moins, par des influences d'ailleurs? Ne faut-il pas compter ce qui revient à la France, à Paris, où longtemps il séjourna? Paris, dans la maison de Paul Chaponnière, aura sa grande et belle place. Il y sera en personne: pouvons-nous l'oublier? N'est-ce pas un peu plus que Genève et la Suisse romande qu'il représente? Et dans la grand-ville dont il gardait une impression si durable, n'a-t-on pu le regarder souvent comme un Français, avec la nuance et le pli d'autre chose, qu'on soupçonnait être Genève?

Je ne puis faire qu'une place très limitée aux détails biographiques. Les Chaponnières sont originaires de Crans ou de Céligny. Mais on les voit au Petit-Saconnex dès le XVII^e siècle. Il naquit lui-même à Genève en 1882. En 1901, il reçoit la « maturité » classique. En 1902, il est bachelier ès lettres de l'université; puis il obtient la licence en 1906. C'est peu après qu'il se rend à Paris. C'est l'époque où il s'affirme. Elle doit nous retenir un instant. Plusieurs de ceux qui me feront l'honneur de me lire seront moins renseignés sur elle que sur celles qui suivirent. Quel plaisir ce serait de le rejoindre à Paris par la pensée et d'entrer dans le cercle de ses camarades genevois! Il habita rue du Sommerard, dans l'Ile-Saint-Louis, rue Bonaparte et ailleurs. Je cite ces noms pour créer le décor. L'Ile-Saint-Louis, j'imagine, lui aurait laissé des souvenirs merveilleux, s'il n'avait eu le chagrin d'y perdre l'un de ses meilleurs amis, le poète Aloys Blondel.

Sa grande affaire était la préparation de sa thèse sur Piron, qui fit présager si favorablement de la carrière où il entra. Il la soutint brillamment à Genève, le 12 mars 1910. C'est encore à Paris qu'il se marie et fonde son foyer. Il y a forgé le bonheur de sa vie. Il ne sera jamais de ces gens de lettres pour qui rien n'a l'importance du succès professionnel. Il ne se trompait pas dans l'ordre des valeurs. Après son mariage, il se transporta rue de Condé, tout près du *Mercur de France*, où devait paraître, après son retour à Genève, la *Vie joyeuse de Piron*. Paul Chaponnière fut le collaborateur de l'éditeur Fontemoing, à qui devait succéder Eugène de Boccard. Les bureaux de Fontemoing étaient rue de Médicis, au Luxembourg, cadre vraiment fait pour lui. Son séjour dans la capitale se prolongea jusqu'en 1914. C'est la mobilisation qui l'en rappela — comme Ramuz. On le rend à la vie civile au bout d'un an, avec le grade d'« appointé », dont ses camarades s'amusaient parfois.

On organise la Société suisse de surveillance, et il retourne à Paris pour y travailler sous les ordres du colonel de Reynier. Mais en 1919, c'est le retour définitif. Peu après, il est directeur technique des Editions Sonor et assure la publication de la revue *Pages d'Art*. Il appartient ensuite à la rédaction de la *Suisse*, avant d'entrer au *Journal de Genève*, où je ne vous apprendrai pas qu'il rendit les services les plus précieux. Il fut le suppléant du professeur Bernard Bouvier, pour la conférence de



Fig. 10 — Paul Chaponnière.

littérature française, au semestre d'été 1936. Il faisait avec joie, au Conservatoire, un cours de littérature dramatique.

Paul Chaponnière eut encore une patrie, en dehors de la Suisse et de Genève. Cette patrie était la République des lettres. L'expression fera sourire : elle est démodée et pompeuse. Je la maintiens cependant. Les lettres, pour lui, n'étaient pas tout. Sa curiosité s'étendait à d'autres domaines. Mais, dans son attachement aux lettres, paraissait de la dévotion. Il était, si l'on peut dire, entré en religion littéraire. Comme Flaubert, encore que très différemment. Il était l'arrière-petit-fils de Jean-François Chaponnière, avec Petit-Senn le plus spirituel et le mieux inspiré des poètes du Caveau. Toute son œuvre établit son respect des lettres, le sentiment profond de leur dignité. Si par République des lettres nous entendons, avec irrévérence, les rivalités odieuses, la course aux honneurs, la tapageuse bousculade qui se renouvelle chaque année à l'époque des prix, la « gendeletterrie », alors on s'empresse de dire qu'il n'en était pas citoyen. Mais si l'expression désigne l'ensemble des écrivains qu'unissent des intérêts multiples, que rapproche — si différents qu'ils soient de caractère et de tempérament, et par leurs positions morales, philosophiques, religieuses — quelque chose, qui fait d'eux non tout à fait une caste, mais un groupe humain ayant sa loi et son climat, ne pourrions-nous affirmer qu'il lui appartenait sans réserve et se flattait de lui appartenir ? Une des choses qui font des écrivains des frères, malgré tout, qu'ils soient obscurs ou célèbres, ce sont les misères, les tourments particuliers à leur profession, ou à leur art, qu'ils ont connus tous plus ou moins. Chaponnière sentait cela avec une vivacité extrême, parce qu'il était la compréhension même et qu'il possédait cette vertu dont on parle si souvent qu'elle semble partout répandue, alors qu'elle est exceptionnelle, la sympathie. On n'a pas de sympathie à moins qu'à la compréhension l'on ne joigne la charité.

Ces considérations m'amènent, par un détour, à parler des auteurs qui plus intensément retinrent l'attention de Paul Chaponnière. « Avocat des gens mal jugés », a dit de Voltaire Alfred de Musset, qui pensait à Sirven, à Calas, à Lally-Tolendal. Mais, dans une certaine acception, ces mots ne conviendraient-ils pas à notre ami ? Je m'explique. Il écrit une thèse sur Piron : pourquoi ? Je n'en sais pas toutes les causes. Cependant, j'imagine que cette bienveillance, ce désir constant qu'il avait de permettre à chacun de dire la parole profonde qui l'éclaire, qui le révèle et le relève, ont pu contribuer à son choix. Qui était Piron, au regard des gens ? L'auteur de cette *Métromanie* qu'ils n'avaient pas lue, et de plus un poète badin, polisson, dont on se limitait à citer des vers plus d'une fois égrillards. Dans cette carrière agitée, et ratée, et longue néanmoins, n'y avait-il pas autre chose, que pouvait découvrir la sympathie ?

Avec Voltaire, avec ce Voltaire qui lui inspirera un chef-d'œuvre, peut-être n'en va-t-il pas autrement. J'ai connu Chaponnière assez bien pour supposer qu'il

répugnait à croire que l'esprit véritable, un talent supérieur pussent jamais aller sans les qualités de l'âme. Voltaire n'aurait pas écrit le *Siècle de Louis XIV*, le *Traité de la Tolérance*, *Candide*, même, et beaucoup d'autres ouvrages, sans un désir sincère de la justice, et plus généralement du bien, sans une bonté réelle, sur quoi la *malice* avait pris trop souvent le pas. Une pièce de Diderot s'intitule : *Est-il bon, est-il méchant ?* Chaponnière se le demande à propos du patriarche, le découvrant, ensuite, bon, sensiblement plus qu'on ne l'avait dit, méchant moins qu'on ne l'avait pensé. Je le vis prendre un air presque malheureux certain jour où l'on avait rappelé dans une conversation tels traits de Voltaire plutôt gênants. « Je sais bien, disait-il, je sais bien, mais... » Il n'ajoutait pas : « Mais quel esprit, quelle pénétration, quelle envergure et quelle finesse ! Quelle langue, quel talent ! » Ce n'est pas de ce côté qu'il cherchait ce qu'il devait répondre. Il avait recours à des actes qui faisaient paraître de l'humanité véritable et qui ne devaient pas être négligés à cause des noirceurs. Il ne se faisait pas l'avocat du diable. Il s'efforçait d'être juste à l'égard d'un grand homme qui n'avait pas uniquement vécu des jours tissés d'or et de soie et qui n'avait parfois été qu'un pauvre diable, parfois également s'était montré bon diable, ce dont il se réjouissait de tout son cœur.

Je suis persuadé que Chaponnière aimait Voltaire pour lui-même. Cela signifie qu'il ne se servit jamais de lui ni à l'avantage, ni au désavantage d'aucune idéologie. Il avait à son égard les sentiments qu'on a pour un ami très illustre dont on connaît les faiblesses (c'est évidemment un euphémisme) mais dont on connaît aussi des traits qui lui font le plus grand honneur. On continue à le fréquenter parce qu'on sait tout cela, le meilleur et le pire, et parce que, en dernière analyse, on l'aime bien.

Mais, en y réfléchissant, le problème ne paraît pas si simple. Le goût de Chaponnière pour Voltaire n'aurait-il pas d'autres raisons ? Ne viendrait-il pas du fait qu'ils appartiennent, l'un et l'autre, à la même race ? Cela pourra paraître énorme. Mais prêtons-y notre attention. Physiquement, n'étaient-ils pas un peu de la même substance, légère, souple, celle des hommes qui sont à l'abri du péril de s'alourdir ou de s'empâter jamais ? Ni le philosophe, ni son biographe ne pesaient à la terre, pas plus qu'ils ne pesaient dans leur parole ou dans leurs écrits. Il y avait en eux quelque chose de vif et de rapide, et en somme une certaine consanguinité. Pour établir la parenté intime entre deux hommes, le fait qu'ils se correspondent dans leur langue et dans leur expression ne sera pas à négliger.

C'en est un autre, et bien digne d'observation, que Chaponnière a constamment usé d'une langue dont la fluidité, la limpidité, l'allure presque aérienne sont aussi de ce XVIII^e siècle qu'il avait, comme Michelet, me paraît-il, quelque disposition à tenir pour le grand. Non qu'il fût insensible à l'agrément des couleurs et des formes que le français prit au suivant et au nôtre. Non que pour la phrase plus ample et plus harmonieuse de Rousseau il eût une oreille distraite. Il ne se fermait à rien ; il accueillait avec cette aménité que nous lui avons connue, et comme avec un préjugé

favorable, toute recherche nouvelle, dans quelque domaine que ce fût. C'est uniquement sur la façon dont il voyait vivre les hommes, sur leur folie et leurs prétentions qu'il se montrait sévère; parce qu'il en était attristé. Encore cette sévérité n'a-t-elle jamais pris chez lui rien de sombre ou de violent. Les insanités lui faisaient de la peine, parce qu'elles rendaient plus difficile à suivre la loi de l'amour du prochain. Achevons d'observer ce que son expression avait d'affinités avec celle de Voltaire, du siècle de Voltaire. La chose ne s'explique ni par une étroitesse du goût, ni par une élection qu'il aurait faite une fois pour toutes. Moins encore, cela va sans dire, par un parti pris d'imitation. Il y avait entre la façon d'écrire du XVIII^e siècle et la sienne un rapport de mouvement, de rythme, explicable par un rapport de sensibilité. Cette époque lui permettait de respirer plus à l'aise. Deux remarques brèves s'imposent: d'abord que la langue de Voltaire donne souvent l'impression d'être le français à son point, non de richesse, évidemment, mais de pureté parfaite, on dirait presque: le français normal, le français-type; ensuite qu'il n'est pas si curieux que cette relation se soit produite à Genève, et chez un Genevois authentique, puisque c'est au XVIII^e siècle qu'on doit la plus grande part de ce que cette ville propose d'exemplaire et d'achevé! Ah! mon cher Paul, j'ai pensé à toi quand, à Washington, il y a plus d'un quart de siècle, après une conférence que je venais de faire sur cet homme que tu compris si bien, Paul Claudel m'a dit: «Pourquoi parler de Voltaire? C'est un chien mort!» Comme nous aurions ri si tu avais été là! Comme cette parole ailée est efficace à te faire connaître, par contraste, tel que nous t'aimons!

Voltaire, Töpffer: les deux grandes amitiés de Paul Chaponnière. Mais peut-on se partager entre deux personnages si différents? Ne s'excluent-ils pas l'un l'autre? Peut-on se plaire à l'un autant qu'à l'autre? Sans doute, puisqu'il nous le prouve. Faire parler ceux qui ne sont plus là pour corriger les propos qu'on leur prête est un procédé facile, mais téméraire — pas très honnête, au surplus. Cependant, nous pouvons imaginer quelque chose de ce qu'il nous dirait. Qui ne se plaît à Voltaire (en dehors de Paul Claudel)? Nul de ceux qui le maudissent n'a prétendu qu'il n'était pas un écrivain supérieur, qu'il n'était pas spirituel et charmant en mille endroits de son œuvre immense. Ne faut-il pas être le pire des fanatiques pour contester le bien qu'il a certainement fait? Reste le mal, bien sûr; mais il se pourrait qu'il fût moins grave qu'on ne l'a dit.

Chez Töpffer, vous ne pourrez faire aucune place au mal: il est tout innocence. Mais vous retrouverez l'esprit, vous retrouverez le talent, plus modestes, sans doute. Vous retrouverez le charme. Et cet écrivain bien moins célèbre, pour des raisons évidentes, bien moins productif, et qui, d'ailleurs, vécut bien moins longtemps; cet écrivain qui n'est pas à la même mesure apporte quelque chose dont il est naturel qu'on se montre attendri. Car son esprit prend une nuance qu'il pouvait prendre uniquement dans cette ville. Et son art est de nature à n'être entièrement goûté que par ses concitoyens. Son attrait, son agrément sont

exactement ceux de cette Genève, maintenant lointaine, que nul ne représente aussi parfaitement que lui.

J'imagine encore que Chaponnière eût dit (mais *in petto*, car il avait la pudeur de ses sentiments): « J'aime Töpffer parce que j'aime Genève. » Et c'est là, je crois, la grande affaire. Le premier des livres par lui consacrés à l'auteur des *Nouvelles genevoises* s'intitule *Notre Töpffer*. Pourquoi *notre*? A coup sûr, il ne céda pas au pli que nous avons d'employer à tout bout de champ cet adjectif possessif: notre lac, nos montagnes, nos autorités, etc. Cela ne veut pas dire non plus: Töpffer est un écrivain considérable. Il est à nous. Il n'y en a point comme nous! Non. Cela signifie au vrai: ce Töpffer, en qui Genève a reflété ce qu'elle a de plus aimable et de plus sage, qui merveilleusement témoigne sur elle, qui nous la rend plus claire, plus gracieusement colorée et nous fait mieux sentir la douceur d'en être les enfants; dont l'œuvre est la réponse, autorisée, à tout ce qu'on a dit sur elle d'erreurs et d'âneries, à tout ce qu'on répète sur son humeur sombre, son implacable austérité, sa froideur, son aigreur. En reprenant *Notre Töpffer* et *Caricatures töpffériennes*, je me suis dit qu'une certaine tendresse pouvait être chez un critique un moyen d'investigation non moins efficace que la pénétration chirurgicale. Et Chaponnière avait cette tendresse divinatrice. Elle allait chez lui du cœur à l'intelligence, qu'elle réchauffait.

Töpffer devait être l'occasion de resserrer nos liens d'amitié. Il y avait à Marseille des personnes qui montraient à la Suisse une touchante sympathie et s'intéressaient spécialement au vieil écrivain genevois. Leur attention s'était aussi manifestée à l'égard d'Horace-Bénédict de Saussure, dont ils avaient rappelé le séjour dans leur ville par une inscription marmoréenne qui se lisait à quelques pas de Notre-Dame-de-la-Garde. Pendant la guerre, les Allemands l'ont fait disparaître. En Töpffer, ces messieurs considéraient surtout l'auteur des *Voyages en Zig-Zag*, car ils appartenaient au Club alpin français. Mais ils désiraient en savoir davantage et nous avaient invités à cette fin. Paul avait émerveillé ses très nombreux auditeurs, et ce fut une des circonstances qui me firent voir combien vivement, soudainement, son charme opérait sur les publics les plus divers.

Je serais trop incomplet si, devant parler encore d'autres ouvrages de Chaponnière, je ne disais quelque chose de ce que fut chez lui le sentiment religieux. J'y ai sans doute qualité moins que personne. Mais au moins je témoignerai sur ce que j'en ai saisi. Dans les *Confessions*, Rousseau, converti de fraîche date au catholicisme, dit à propos de M^{me} de Vercellis qu'elle lui rendit cette religion respectable par le sérieux avec lequel il la vit en accomplir les devoirs. Semblablement, Paul Chaponnière m'a plus d'une fois édifié sur son christianisme. Christianisme est le seul mot qui convienne. Je fais ici place à un souvenir ancien. Il m'avait, par hasard, entendu répéter cette parole de Renan: « Peut-être la vérité est-elle triste. » Il en parut affecté. « Mais non, me dit-il, avec une douceur qui me pénétra, la vérité ne *peut*

pas être triste. » Chaque fois que je me suis senti, depuis lors, entraîné de nouveau à craindre cette tristesse, j'ai fait tout mon effort pour n'y pas céder, par affection pour lui. Tous ceux qui se faisaient une joie de lire ses « italiques » du *Journal de Genève* savent avec quelle pudique discrétion y transparaissaient ses convictions profondes. Rien de ce ton prêcheur que nous connaissons trop. Comme il s'entendait, se faisant une arme des mille ressources de son esprit, à rappeler aux hommes leur petitesse, leur fragilité, l'extravagance de leur vanité, la folie de leur orgueil ! Cette adresse, que chez personne je n'ai retrouvée aussi délicate, était plus efficace que de longs sermons.

On lui devinait je ne sais quelle joie intime, qui dans ce qu'il écrivait se traduisait en gaieté. Cette gaieté de Chaponnière, quel trésor pour ses proches, ses amis, ses lecteurs ! On a parlé de son sourire, de ce sourire malicieux et tendre, dont tous ceux qui l'ont connu conservent dans leur cœur le reflet. Mais il savait rire également. D'un rire silencieux, mal contenu, qui s'échappait comme il pouvait, surtout par les yeux, et lui secouait les épaules. Nourri des classiques, volontiers il les associait à ses jeux. « Marchons sans discourir ! » dit Rodrigue, dans le *Cid*. « Mangeons sans discourir », corrigeait notre ami, pour qui les discours de table avaient peu d'agrément.

Mais considérons d'autres traits, moins légers, de l'homme et de son œuvre. Nous avons montré quelle place éminente il tint comme historien de la littérature. Il fit longtemps aussi la critique d'ouvrages contemporains. Avec un plaisir moins vif. Mais sa charité paraissait dans chacun de ses articles. Nous étions quelques-uns à le taquiner parfois sur son indulgence excessive. Il prenait alors, l'espace d'une minute, un air comme accablé. Volontiers, il aurait dit : « Je ne puis autrement. » Comment expliquer cette disposition ? Il était foncièrement optimiste. (La vérité ne peut pas être triste.) Mais il arrivait que, pour les choses du monde, cet optimisme se mêlât curieusement de pessimisme. C'était le cas dans sa critique des livres. Cet ouvrage médiocre est imprimé. Je dois en rendre compte sans trop chagriner son auteur. Il est certain qu'en mainte circonstance il faut « décourager les arts ». Mais il faut encore éviter de faire inutilement de la peine. Inutilement ? Mais oui ! Mon article peut-il changer quelque chose ? Alors, voyons surtout le bien.

On pourra nous objecter que ce que nous donnions pour du pessimisme, ou pour un scepticisme qui en est proche, méritait plutôt le nom de modestie. Il n'accordait jamais son entière valeur à ce qu'il écrivait, ni à lui-même une autorité pourtant reconnue. A cela s'ajoute le caractère fraternel de toute son action. Il disait d'un volume vraiment tout le bien possible — même un peu plus. Il y a des critiques disposés à dire tout le mal possible. Entre ces deux attitudes, notre choix est fait. Dans l'auteur, voyons-nous toujours l'homme, le semblable ? Chaponnière le voyait toujours.

Nous n'avons pas encore parlé de toute une part de son œuvre. Du moins expressément. Ce sont les livres que nous devons au moraliste, au philosophe. Mais

ce que nous avons dit de sa personne, de son attitude en face de la vie et de ses convictions permet déjà d'en comprendre l'inspiration. Un des marquis du *Misanthrope* dit, parlant de Célimène : « De grâces et d'attraits, je vois qu'elle est pourvue — Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue. » Et Alceste de répondre : « Ils frappent tous la mienne. » Alceste ? penserez-vous, que vient-il faire ici ? Notre ami lui ressemblait-il ? Extrêmement peu. Mais il ressemblait aux marquis moins encore. Et pas davantage à Philinte. Les défauts humains ont tous frappé sa vue. Et les masques, pour lui, devenaient transparents. Reste que, si lucide qu'il fût, il ne voulait pas la mort du pécheur. Il ne s'est proposé que de lui être secourable, conservant jusqu'à la fin ce propos. On parle souvent de livres édifiants. Par la maladresse de certains, l'épithète a pris un sens déplorable. Mais à tous ceux qui savent rendre aux mots leur valeur, je dis que ces livres de Chaponnière peuvent beaucoup pour notre édification. L'un a pour titre *Philosophie de Poche*. Modeste, s'il en fut. Mais le choisir était insister justement sur ce que ces pages, que l'esprit le plus fin rend si agréables, nous offre d'usuel et de quotidien. Il indique bien l'intention pratique de ce *vade-mecum*. Je note encore sur *Philosophie de Poche*, sur *Pensées et Arrière-Pensées*, sur *C'est la Vie*, cette réflexion de Léon Bopp : « Il y a, chez Paul Chaponnière, de l'allégresse dans la morale et de la morale dans l'allégresse. »

Je crains de m'être montré médiocre portraitiste. Je me flatte peut-être à me dire que j'aurais réussi mieux si j'avais disposé d'un temps plus long. Je sens tout ce qu'il me fallait dire encore. Cette brève étude pourra tout juste confirmer ceux qui la liront dans ce qu'ils savaient déjà.